

Comment posséder le fleuve qui toujours

Voici un livre dont le titre interroge, et si l'on se souvient que pour Platon l'étonnement est l'origine de la philosophie, voici une philosophie qui bouleverse la vie de l'imprudent lecteur.

Seul le temps nous appartient,

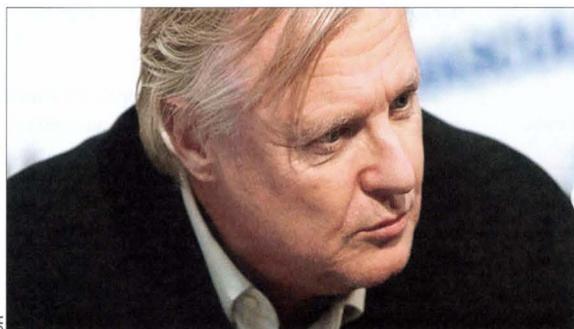
de Pierre Caye. Editions Verdier 2024 252 pages, 19 euros.

Seul le temps nous appartient : le livre commence par ce paradoxe énoncé par Sénèque. Pierre Caye, qui allie une connaissance philosophique profonde, en particulier celle du néo-platonisme et du stoïcisme tardif, conjuguée avec celle de l'économie moderne, propose une façon toute différente d'habiter le temps, opposée à notre mobilisation dévorante d'un futur précipité et d'un passé occulté, mangeant par les deux bouts le seul temps qui soit nôtre, celui du « maintenant ». Il appelle à une « poétique transcendante » (« Poien » en grec ancien, signifie « agir » au sens d'œuvrer), capacité de construire un rapport au temps qui, parce qu'il n'est ni l'instant ni l'actuel mais le moment de nos actes, est à même d'orienter nos vies. « *De temps à autre, un homme s'éveille et, consultant la montre tirée de son gousset : Où suis-je ? Et quelle heure est-il ? Telle est, de nous au monde, la question réitérée* » Si le temps et l'espace sont bien constitutifs de notre rapport au monde, ce fondement nous fait défaut par saturation. Que nous est-il arrivé ? Pierre Caye nous montre que « *La mobilisation infinie et totale des moyens de production brise la niche écologique de la vie humaine que formaient l'espace et le temps.* »

Dans ce contexte, la phrase de Sénèque reste incompréhensible car nous n'« avons pas le temps » : ayant conquis l'espace, nous prétendons conquérir le temps par la fluidification des déplacements, la rapidité des transmissions, le flux tendu des productions, la volatilité des projets et l'incertitude des fins. Le réel se dissout et devient spectral, objet d'une « hantologie » comme dit Derrida. Ce qui rend le réel spectral c'est le temps qui n'advient pas.

Le livre de P. Caye reprend l'impératif stoïcien : « réveille-toi ! » et invite à chercher d'abord dans la vie intime la condition du réveil. Ce « réveille-toi » nous vient du Stoïcisme dit « impérial » parce qu'il dut la radicalité de sa résistance aux tyrans que furent les empereurs romains. Aujourd'hui comme hier il est impossible d'espérer d'un État dont la volonté de puissance ne fait que se renforcer qu'il accepte des pratiques qui remettent en cause sa souveraineté. D'où le côté parfois provocateur des positions stoïciennes. Pierre Caye nous révèle un refus de tous les jours, sans ostentation ni compromis, très simple et direct. Page après page, l'étonnement du paradoxe initial devient évidence : seul le temps du « maintenant » nous appartient. Pour les stoïciens, il s'agit d'un présent sans impatience, sans calcul de probabilité, sans espoir de bénéfice. Chaque journée, délivrée d'angoisse et de regret, se fait propre et nette et c'est avec la mort que « le temps accède à la simplicité qui le supprime » comme le dit Georges Bataille.

Pour Saint Augustin, après Aristote, le temps nous échappe au point de ne pas exister entre le déjà-passé et le futur-imminent de chaque instant, chacun de ces instants étant pareil à l'autre, comme dans la seconde question du Sphinx à Edipe. Dès lors, comment posséder le fleuve qui toujours passe et jamais ne s'en va ? À cet effet, les stoïciens



Pierre Caye.

distinguent soigneusement ce qui ne dépend pas de nous, la « fortune » dirait Machiavel, et ce qui dépend de nous, dont découlent toutes les « vertus », soit la puissance d'agir dont nous disposons. Vertus qui sont les guises selon lesquelles nous approprions notre temps.

La première « vertu » au sens de capacité à agir est la « Phronesis ». Les stoïciens figurent cette capacité par le moment du suspens entre la levée du pied et sa pesée quand il se pose. La pensée est celle de la marche, comme le dit Nietzsche. Le tempo de la pensée ne dépend ni du passé, qui ne peut être changé, ni de l'avenir dont aucune anticipation ne peut nous garantir, mais il dépend de nous d'accueillir ou non des souvenirs et de faire ou non des projets, de les rendre « présents ». Il dépend de nous de donner notre assentiment ou non aux représentations qui nous submergent, ou de leur résister par un tri méticuleux. Cette « résistance » se nomme « ascèse ». Ce n'est ni la « discipline » chrétienne ni l'« époché » husserlienne. Les passions ne résultant pas d'un débordement dû à la partie irrationnelle de l'âme, mais du relâchement de l'attention portée au réel, cette ascèse relève d'une reprise en main de notre activité mentale. Les stoïciens la figurent comme le poing fermé, le « main-tenant » qui dilate et intensifie le présent. Quant au passé, il ne dépend pas de nous qu'il ait été autre que ce qu'il fut, tout regret devant en être écarté. En revanche, si nous ne pouvons changer le passé, nous pouvons choisir nos souvenirs. Nous pouvons rendre présent tout ce que nous avons aimé car rien ne peut faire que ce qui fut ne demeure pas à l'abri de notre pensée présente : « Pour le passé tu dois te réjouir de l'avoir possédé plutôt que de t'affliger de l'avoir perdu ». Quant au futur, c'est faute de le percevoir comme présent que les pouvoirs successifs se trouvent incapables de faire face aux périls concernant « les générations futures ». C'est pourtant notre présent qui les impacte. La responsabilité du futur réside dans notre capacité à affronter le présent et c'est en respectant ce présent que nous pouvons le préserver.

La seconde vertu : ce qui ne dépend pas de nous doit nous laisser indifférent, mais la façon dont nous vivons ce qui ne dépend pas de nous dépend de nous : « Sophrosunè ». Cela concerne tout ce qui se passe dans le temps qui est nôtre et dont nous sommes témoins. Par exemple il dépend de nous de nous insurger contre l'injustice ou la violence, même s'il n'a pas dépendu de nous qu'elle s'exerce. « Rien

de ce qui est humain ne m'est étranger » c'est la maxime des stoïciens. Leur cosmopolitisme s'étend à toutes choses ; « Rien de toi, Nature, qui ne me soit précieux ». La « Sophrosunè » consiste à « maintenir » non plus la pensée, mais les choses dans leur être, à en prendre soin. Ce soin n'est pas le « souci » heideggerien, ni le « care » des anglo-saxons, mais celui auquel revient Michel Foucault dans ses derniers cours consacrés aux stoïciens, ce « souci de l'âme » qui nourrit l'entretien des amis et rend sa probité aux engagements politiques.

La troisième vertu est le courage, celui de la vérité par exemple qui semble dérisoire quand le conformisme paie et que la post-vérité triomphe. Le courage selon le temps se nomme endurance. Il ne consiste pas en une adaptation aux circonstances, mais au contraire en la résistance lucide de ce que les stoïciens appellent « la forteresse intérieure ».

Enfin la dernière vertu est celle de la justice, qui les englobe toutes. Notre « justice » est toujours dans la simultanéité du donnant/ donnant de nos échanges, c'est pourquoi elle ne peut comprendre la Justice qui prend le temps dans sa balance et reçoit le legs de la génération précédente (techniques du corps, instruments et outils, institutions, langage, idées, connaissances, œuvres d'art et luttes politiques) pour le transmettre. Pierre Caye élargit le propos : « *Le futur détermine le passé plus encore que le passé oblige le futur. C'est ce qui distingue la transmission de la tradition* ». Cette justice défie tout calcul, c'est par elle que les stoïciens dépassent le strict plan moral pour accéder au plan métaphysique : l'organisation du tout comme Cosmos relève des mêmes rapports que ceux qui s'établissent entre le corps et l'âme, l'ami et l'ami, le temps et l'Être, les citoyens et la cité. La « Tenor vitae » de Sénèque relie la tenue de l'homme à la continuité du monde. Nos actions n'ont pas d'autre fondement que leur façon d'être (ou non) compossibles avec lui.

Apprendre à désengager la volonté de la puissance : combat d'autant plus actuel que le monde nous écrase pendant que nous le détruisons, nous ensevelissant sous des décombres dont nous sommes la cause. La chronologie est une superstition de la modernité. Le temps cyclique, le temps arrêté, le temps suspendu de l'instant décisif, ces temps-là ne sont pas chronologiques. Le temps et son appropriation relèvent d'une culture de gestes qui plongent dans l'épaisseur du temps, d'une culture de l'agir : faire de la construction du présent l'expérience privilégiée par laquelle les êtres humains participent au réel, à son existence et à son maintien. Seul l'art a la faculté de nous y préparer car il est la forme que prend le temps mis en gloire dans les œuvres. Non pas parce qu'elles « durent » (une pièce de théâtre, une musique, une danse, un poème « dit », ne durent pas) mais parce que chacun de leur moment contenant le tout de l'œuvre, font « passer le temps » dans l'accomplissement de sa résonance. ■

Françoise Valon